Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

L'AVENTURE DU PIED DU DIABLE

Son dernier coup d'archet

(décembre 1910)



Table des matières

L’aventure du pied du Diable

En publiant de temps à autre quelques-unes des expériences curieuses qui sont le fruit de ma longue et intime amitié avec M. Sherlock Holmes, je me suis constamment heurté à son aversion pour la publicité. Son esprit morose et cynique considérait un applaudissement du public comme quelque chose d’abominable, et rien ne l’amusa davantage à l’issue d’une affaire réussie que d’en créditer un fonctionnaire de la police officielle et d’écouter avec un sourire ironique le chœur des congratulations se trompant d’adresse. Cette attitude de mon ami (et absolument pas le manque de matériaux intéressants) est cause que, ces dernières années, je n’ai guère gâté le public. Ma participation à certaines de ses aventures était un privilège qui m’obligeait à la discrétion quand elle m’était commandée.

C’est donc avec une surprise considérable que j’ai reçu mardi dernier un télégramme de Holmes (il n’écrivait jamais de lettre quand un télégramme pouvait suffire) ainsi conçu : « Pourquoi ne raconteriez-vous pas l’horreur des Cornouailles, qui est mon affaire la plus étrange ? » Je n’ai pas la moindre idée du motif qui lui a rafraîchi la mémoire, ni du caprice qui lui fait désirer de la publicité. Mais je me hâte, avant que ne me parvienne un nouveau télégramme contenant une injonction contraire, de fureter dans mes notes pour livrer cette histoire en pâture à mes lecteurs.

Au printemps de 1897, la constitution de fer de Holmes commença à révéler quelques symptômes de lassitude sous le travail énorme qui l’accablait. En mars de cette année, le docteur Moore Agar de Harley Street (je raconterai quelque part la manière dramatique dont il fit la connaissance de Holmes), ordonna formellement au célèbre détective privé d’avoir à fermer tous ses dossiers et à prendre un repos complet, s’il voulait s’épargner une grave dépression nerveuse. Holmes ne s’intéressait nullement à son état de santé tant était absolu son détachement mental, mais la menace d’une incapacité permanente de travail l’incita à changer d’air et d’ambiance. Voilà

pourquoi nous nous trouvâmes tous les deux aux premiers beaux jours de 1897 dans une petite villa près de Poldhu Bay, à la pointe extrême de la presqu'île de Cornouailles.

L'endroit était un peu banal : il convenait particulièrement à l'humeur lugubre de mon malade. Par les fenêtres de notre maisonnette aux murs blancs qui se dressait sur un promontoire herbeux, nous avions vu sur tout le demi-cercle sinistre de la baie des Monts, vieux piège mortel pour voiliers, sur sa bordure de falaises noires et de récifs balayés par les vagues.

Du côté de la terre les environs étaient aussi sinistres. C'était une région de landes brunes ; de loin en loin la tour d'une église indiquait l'emplacement d'un village vieux comme le monde. Partout sur la lande on relevait les traces d'une race disparue qui avait laissé en témoignage de son existence d'étranges édifices de pierre, des tumulus de forme irrégulière qui contenaient des cendres de morts, et d'étranges ouvrages en terre qui évoquaient les guerres de la Préhistoire. Cet endroit mystérieux et ensorcelant, cette ambiance déprimante de peuples oubliés fouettèrent l'imagination de mon ami, qui consacra une grande partie de son temps à de longues marches et à des méditations solitaires. Il s'intéressa aussi à l'ancienne langue parlée dans les Cornouailles ; je me rappelle qu'il s'était mis dans la tête qu'elle avait été introduite par les marchands phéniciens qui faisaient le commerce de l'étain. Il avait reçu un colis de livres de philologie et il s'était mis à rédiger sa thèse quand brusquement, à mon vif déplaisir et à sa grande joie, nous nous trouvâmes engagés, sur cette terre de rêves, dans un problème plus intense, plus riche de développements, plus mystérieux que tous ceux qui nous avaient fait quitter Londres. Notre existence simple et paisible, notre vie sainement routinière, en furent bouleversées et nous fûmes précipités dans une succession d'événements qui firent beaucoup de bruit non seulement dans les Cornouailles mais dans toute l'Angleterre. Nombreux sont certainement mes lecteurs qui se souviennent encore de ce qui fut appelé à l'époque « L'horreur des Cornouailles » (bien que l'affaire eût été imparfaitement traitée par la presse londonienne). Aujourd'hui, treize ans plus

tard, je suis en mesure de publier les vrais détails de cette histoire incroyable.

J'ai dit que çà et là des tours indiquaient l'emplacement des villages qui étaient disséminés dans cette partie des Cornouailles. Le plus proche était le hameau de Tredannick Wollas, dont les maisons étaient rassemblées autour d'une vieille église moussue. Le curé de la paroisse, M. Roundhay, était vaguement archéologue, ce qui détermina Holmes à lier connaissance avec lui. C'était un homme majestueux mais affable, qui pouvait avoir une quarantaine d'années, et pour qui les environs n'avaient pas de secret. Il nous avait invités à prendre le thé à la cure, et là nous fûmes présentés à M. Mortimer Tregennis, gentleman indépendant, qui augmentait les maigres ressources du clergyman en louant un appartement dans sa vaste maison. Le curé était ravi de cet arrangement, bien qu'il eût peu de traits communs avec son locataire, lequel était maigre, brun, portait lunettes, et se tenait voûté comme quelqu'un qui est affligé d'une infirmité physique. Je me rappelle que ce jour-là, pendant notre brève visite à la cure, l'ecclésiastique nous parut bavard à côté de ce personnage réticent, triste, timide, et qui méditait selon toute apparence sur ces affaires personnelles.

Tels étaient les deux hommes qui firent irruption dans notre petit salon le mardi 16 mars, peu après le petit déjeuner, tandis que nous fumions une cigarette avant de partir sur la lande pour notre promenade quotidienne.

« Monsieur Holmes, commença le curé d'une voix agitée, la nuit a été troublée par une affaire tragique peu ordinaire, la plus sensationnelle dont j'aie jamais entendu parler. Nous pouvons considérer votre présence ici comme une bénédiction de la Providence, car vous êtes de toute l'Angleterre l'homme qu'il nous faut ! »

Je décochai à l'ecclésiastique un regard fort peu amical ; mais Holmes jeta sa cigarette et se redressa sur sa chaise comme un

vieux chien courant qui entend la fanfare des chasseurs de renard. Il désigna le canapé ; notre visiteur hors d'haleine et son compagnon s'assirent côte à côte. M. Mortimer Tregennis se maîtrisait mieux que le clergyman, mais ses yeux sombres luisaient et le frémissement de ses mains montrait qu'il partageait l'émotion de son logeur.

« Qui va parler, vous ou moi ? demanda-t-il.

– Eh bien, dit Holmes, puisque c'est vous qui semblez avoir fait la découverte en question, et que le curé ne pourrait que répéter votre récit, peut-être vaut-il mieux que ce soit vous qui parliez. »

Je considérai tour à tour le clergyman, qui visiblement s'était habillé en hâte, et son locataire correctement vêtu. La surprise que je lus sur leurs visages à propos de la simple déduction de Holmes m'amusa beaucoup.

« Je crois que je ferais bien de dire d'abord quelques mots, intervint le curé. En suite vous déciderez si vous préférez entendre des détails de la bouche de M. Tregennis ou courir sans plus attendre sur la scène de cette mystérieuse affaire. Je vous indique donc que notre ami a passé la soirée d'hier dans la compagnie de ses deux frères, Owen et George, et de sa sœur Brenda, dans leur demeure de Tredannick Wartha, qui est située près de la vieille croix en pierre sur la lande. Il les a quittés à dix heures passées ; ils avaient joué aux cartes autour de la table de la salle à manger, en excellente santé et de très bonne humeur. Ce matin, comme il se lève tôt, il est allé se promener avant le petit déjeuner dans cette direction ; il a été rattrapé par la voiture du docteur Richards. Notre médecin lui a expliqué qu'il venait de recevoir un appel urgent de Tredannick Wartha. Naturellement M. Mortimer Tredannick est monté à côté de lui. Quand il est arrivé à Tredannick Wartha, il a trouvé la maison dans un état extraordinaire. Ses deux frères et sa sœur étaient assis autour de la table exactement comme il les avait laissés ; les cartes étaient

étalées devant eux ; les bougies avaient brûlé jusqu'au fond des godets. La sœur était adossée raide-morte contre sa chaise, tandis que les deux frères assis à sa droite et à sa gauche criaient, riaient, chantaient : ils avaient perdu la raison. Tous les trois, la morte et les deux déments, avaient sur leurs figures la même expression de profonde horreur, d'une terreur convulsive qui était épouvantable à regarder. Personne ne se trouvait dans la maison, à l'exception de Mme Porter, la vieille cuisinière et femme de charge, qui a déclaré avoir dormi du sommeil du juste et n'avoir entendu aucun bruit pendant la nuit. Rien n'avait été volé ou déplacé, et on se perd en conjectures sur la nature de l'horreur qui a fait mourir une femme et rendu fous deux hommes dans la force de l'âge. Voilà en résumé la situation, M. Holmes, et si vous pouvez nous aider à voir clair, vous ferez un bon travail. »

J'avais espéré que je finirais par obtenir de mon compagnon qu'il ne renonçât point à la tranquillité qui avait été le but de notre voyage ; mais, au premier regard que je lui lançai, son visage tendu et ses sourcils froncés m'avertirent que je n'avais pas à y compter. Il demeura un moment assis en silence, tout absorbé par ce drame étrange qui venait d'éclater sur notre paix.

« Je vais m'occuper de l'affaire, dit-il enfin. Au premier abord elle semble exceptionnelle. Vous êtes-vous rendu là-bas, monsieur Roundhay ?

– Non, monsieur Holmes. M. Tregennis m'a raconté tout cela à la cure, et immédiatement nous nous sommes précipités pour vous consulter.

– A quelle distance est située la maison qui a servi de théâtre à cette singulière tragédie ?

– A quinze cents mètres à l'intérieur des terres.

– Alors nous irons à pied. Mais, avant de partir, je voudrais vous poser quelques questions, monsieur Tregennis. »

Celui-ci était resté silencieux, mais je remarquai que son excitation, bien que mieux contrôlée, était plus grande que l'émotion visible du clergyman. Il était assis, les traits tirés, pâle ; son regard anxieux était fixé sur Holmes ; il se tordait les mains convulsivement. Ses lèvres blanches tremblaient depuis qu'il avait entendu le récit de la terrible aventure qui s'était abattue sur sa famille, et ses yeux noirs semblaient refléter quelque chose de l'horreur de la scène.

« Posez-moi les questions que vous voudrez, monsieur Holmes, dit-il avec passion. Il n'est pas agréable de s'étendre sur une chose pareille, mais je vous répondrai en toute franchise.

– Parlez-moi de la soirée d'hier.

– Eh bien, monsieur Holmes, j'ai dîné là-bas, comme vous l'a dit le curé, et mon frère aîné George a proposé un whist. Nous nous sommes mis à jouer vers neuf heures. Il était dix heures moins le quart quand je me suis levé pour partir. Je les ai laissés autour de la table de jeu, aussi gais qu'ils pouvaient l'être.

– Qui vous a ouvert la porte ?

– Mme Porter était allée se coucher ; aussi c'est moi qui ai ouvert et refermé la porte de l'entrée. La fenêtre de la pièce où ils jouaient était fermée, mais le store n'était pas baissé. La porte et la fenêtre étaient ce matin dans le même état, et il n'y a aucune raison de supposer qu'un individu s'est introduit dans la maison. Et pourtant ils étaient là, fous de terreur, et Brenda morte de peur avec la tête qui pendait par-dessus le bras du fauteuil. Toute ma vie je reverrai ce spectacle !

– Tels que vous les narrez, les faits sont certainement extraordinaires ! dit Holmes. Si je vous comprends bien, vous ne voyez pas une explication à ce drame ?

– C’est de la diablerie, monsieur Holmes ! De la diablerie ! s’écria Mortimer Tregennis. L’explication ne peut pas venir de ce monde. Dans cette pièce a pénétré quelque chose qui les a privés de raison. Quelle force humaine aurait pu y parvenir ?

– Je crains, fit Holmes, que si l’affaire se situe sur un plan extra-humain elle ne me dépasse. Cependant nous devons épuiser toutes les explications naturelles avant d’admettre une théorie comme celle-ci. En ce qui vous concerne, monsieur Tregennis, je suppose que vous étiez plus ou moins séparé de votre famille puisqu’ils vivaient ensemble et que vous logiez à part ?

– Oui, monsieur Holmes, bien que la cause de cette séparation remonte à un passé révolu. Nous étions une famille de mineurs d’étain à Redruth ; mais nous avons vendu notre entreprise à une société, et nous nous sommes retirés avec assez d’argent pour nos vieux jours. Je ne nierai pas que le partage de l’argent ait donné lieu à certains ressentiments qui se sont prolongé quelques temps, mais nous avions passé l’éponge, tout était oublié, et nous étions les meilleurs amis du monde.

– Réfléchissez encore à cette soirée qui vous avait réunis. Ne vous rappelez-vous rien qui puisse jeter une lueur sur la tragédie ? Réfléchissez bien, monsieur Tregennis, car la moindre indication peut m’être utile.

– Je ne vois rien du tout, monsieur.

– Votre famille était de la même humeur que d’habitude ?

– Ils n’avaient jamais été plus gais.

– Vos frères et votre sœur étaient-ils nerveux ? N’ont-ils pas manifesté une vague appréhension à propos d’un danger éventuel ?

– Absolument pas.

– Vous n’avez rien à ajouter, par conséquent, qui puisse m’aider ? »

Mortimer Tregennis réfléchit sérieusement un instant.

« Je pense à quelque chose, dit-il enfin. Pendant que nous étions assis autour de la table ; je tournais le dos à la fenêtre, et mon frère George qui était mon partenaire lui faisait face. Je l’ai vu une fois regarder fixement par-dessus mon épaule, si bien que je me suis retourné et que j’ai regardé moi aussi. Le store était levé et la fenêtre fermée : je ne voyais pas au-delà des buissons que la pelouse, et il m’a semblé que je distinguais quelque chose qui se déplaçait. Je serais incapable de préciser si c’était un homme ou u animal, mais j’ai cru qu’il y avait une présence. Je lui ai demandé ce qu’il y regardait, et m’a répondu qu’il avait eu la même impression que moi. C’est tout ce que je puis dire.

– Vous n’avez pas vérifié sur place ?

– Non ; l’affaire en est restée là.

– Vous les avez quittés sans aucun pressentiment ?

– Pas le moindre.

– Je n’ai pas bien compris comment vous aviez appris la nouvelle à une heure si matinale.

– Je me lève toujours tôt, et généralement je marche un peu avant le petit déjeuner. Ce matin je venais de sortir quand le médecin m’a rattrapé dans sa voiture. Il m’a dit que la vieille Mme Porter venait de le faire appeler par un gamin pour quelque chose d’urgent. J’ai sauté à côté de lui et nous sommes repartis ensemble. Dès notre arrivée nous avons vu cette pièce terrible, où les bougies et le feu s’étaient éteints plusieurs heures auparavant ;

ils étaient demeurés assis dans le noir jusqu'au lever du jour. Le médecin m'a dit que la mort de ma sœur Brenda remontait à six heures au moins. Il n'a relevé aucune trace de violence. Elle était penchée au-dessus du bras de fauteuil avec ce regard éperdu de terreur. George et Owen étaient en train de chanter des chansons et de pousser des sons inarticulés comme deux grands singes. Oh ! c'était affreux ! Je n'ai pas pu supporter ce spectacle ; le docteur lui-même était blanc comme un drap ; d'ailleurs il est tombé sur un fauteuil à demi évanoui, et nous avons dû nous occuper de lui.

– Extraordinaire ! fit Holmes en se levant et en prenant son chapeau. Vraiment extraordinaire ! Je pense que nous ferions mieux de nous rendre à Tredannick Wartha sans délai. J'avoue que j'ai rarement vu un cas qui à première vue soulève un problème aussi singulier. »

* * * *

La matinée ne fit guère progresser notre enquête. Elle fut marquée, cependant, par un incident qui m'impressionna de façon sinistre. Pour parvenir au théâtre de la tragédie, nous avions emprunté un chemin étroit et à multiples virages comme il y en a beaucoup à la campagne. Nous entendîmes le fracas des roues d'une voiture qui se dirigeait vers nous, et nous nous rangeâmes pour la laisser passer. Quand elle fut à notre hauteur, j'aperçus à travers la vitre relevée une figure grimaçante, horriblement déformée, deux yeux fixes grimaçante, horriblement déformée, deux yeux fixes et des dents grinçantes : une vision de cauchemar.

« Mes frères ! s'écria Mortimer Tregennis pâle comme un mort. On les emmène à Helston ! »

Nous regardâmes s'éloigner en cahotant cette voiture noire, sans chercher à dissimuler l'horreur qui nous avait empoignés. Puis nous reprîmes notre marche vers la maison.

Elle était vaste et clair : une vraie villa ; le grand jardin était déjà, dans cet air des Cornouailles, paré de fleurs printanières. La fenêtre du petit salon ouvrait sur ce jardin ; c'était de là, selon Mortimer Tregennis, qu'était venue cette chose de malheur qui les avait subitement rendus fous d'épouvante. Holmes se promena lentement et pensivement entre les parterres et sur l'allée avant que nous pénétrions dans la maison. Il était tellement préoccupé, je m'en souviens, qu'il buta contre l'arrosoir, le renversa et inonda de son contenu nos pieds et l'allée. A l'intérieur nous fûmes accueillis par la vieille femme de charge Mme Porter qui, aidée par une jeune fille, vaquait aux besoins de la famille. Elle répondit volontiers à toutes les questions de Holmes. Elle n'avait rien entendu dans le courant de la nuit. Ses maîtres étaient tous d'excellente humeur ces derniers temps, et elle ne les avait jamais vus aussi gais et aussi bien portants. Elle s'était évanouie en entrant le matin dans la pièce devant le spectacle de cette tablée terrible. Quand elle avait repris ses esprits, elle avait ouvert la fenêtre pour faire entrer l'air frais du matin, puis elle avait descendu l'allée et avait expédié un gamin de la ferme chez le médecin. La demoiselle était en haut sur son lit, si nous désirions la voir. Il fallut quatre hommes costauds pour enfermer les deux frères dans la voiture de l'asile. Elle ne voulait pas demeurer dans cette maison un jour de plus ; elle partirait dès l'après-midi pour rejoindre sa famille à Saint-Yves.

Nous gravîmes l'escalier pour voir le corps de Mlle Brenda Tregennis ; elle avait été certainement très belle, bien que sa beauté eut commencé à se faner légèrement. Son visage à la peau brune et au dessin bien ferme était charmant jusque dans la mort, mais on y lisait encore un reste de cette convulsion d'épouvante qui avait été la dernière de ses émotions humaines. De sa chambre nous descendîmes un salon où s'était déroulé la mystérieuse tragédie. Les cendres carbonisées du feu se trouvaient dans la cheminée. Sur la table, il y avait quatre bouts de bougie et les cartes. Les chaises avaient été replacées contre les murs ; à cela près tout était demeuré en état. Holmes arpenta la

pièce à pas rapides et légers ; il s'assit sur les divers sièges en les replaçant dans leur position de la veille. Il vérifia ce qui était visible dans le jardin. Il examina le plancher, le plafond, la cheminée. Mais pas une fois je ne discernai la lueur du regard ni la contraction des lèvres qui m'informaient habituellement de la découverte d'un petit indice…

« Pourquoi du feu ? s'enquit-il. Dans cette petite pièce allume-t-on toujours un feu par une soirée de printemps ? »

Mortimer Tregennis expliqua que la nuit était froide et humide. C'est pour cette raison qu'après son arrivée, le feu avait été allumé.

« Qu'allez-vous faire maintenant, monsieur Holmes ? » demanda-t-il.

Mon ami sourit et posa sa main sur son bras.

« Je crois, Watson, que je vais me remettre à ce tabac-poison que vous avez si fréquemment et si justement condamné. Avec votre permission, messieurs, nous rentrons maintenant chez nous, car je ne crois pas découvrir ici un nouvel élément intéressant. Je vais réfléchir aux faits, monsieur Tregennis, et le cas échéant, je me mettrai en rapport avec vous et le curé. En attendant, je vous souhaite à tous deux une bonne matinée. »

Ce n'est que longtemps après notre retour à Poldhu Cottage que Holmes rompit le silence dans lequel il s'était plongé. Recroquevillé sur son fauteuil, presque invisible au milieu des nuages de fumée, il était demeuré sourcils froncés, front plissé, l'œil vide. Finalement il posa sa pipe et sauta sur ces pieds.

« Ca ne marche pas, Watson ! me dit-il en riant. Allons ensemble nous promener le long des falaises et cherchons des flèches en silex. Nous avons plus de chances d'en trouver que des indices pour ce problème. Faire travailler l'esprit sans des

matériaux suffisants, cela équivaut à vouloir faire tourner un moteur sans essence… L'air de la mer, le soleil, et la patience, Watson… Tout viendra en son temps !

« Tout de même, réexaminons avec calme la situation, reprit-il pendant que nous longions la crête des falaises. Assimilons bien le tout petit peu que nous connaissons réellement, afin que, lorsque des faits nouveaux apparaîtront, nous soyons prêts à les imbriquer au bon endroit… Je commence par affirmer que ni vous ni moi ne sommes disposés à admettre une intervention hypothétique du diable dans les affaires des hommes. Que cette idée ne nous effleure plus ! Bien. Il reste que trois personnes ont été gravement victimes d'une intervention humaine consciente ou inconsciente. Cela, c'est du solide. Maintenant, quand le drame s'est-il produit ? Évidemment, si l'on tient pour véridique le récit du narrateur, tout de suite après le départ de Mortimer Tregennis. Voilà un point très important. Selon toutes présomptions, quelques minutes plus tard. Les cartes se trouvaient encore sur la table. L'heure normale d'aller au lit était déjà passée. Cependant ils n'avaient pas bougé de place et ils n'avaient pas reculé leurs chaises. Je répète, Watson, que l'événement a eu lieu aussitôt après son départ, et avant onze heures du soir.

« Nous devons donc vérifier, dans la limite de nos possibilités, les faits et gestes de Mortimer Tregennis après qu'il eut quitté la pièce. Ses faits et gestes paraissent au-dessus de tout soupçon. Vous qui connaissez bien mes méthodes, vous avez compris que par le moyen de l'arrosoir renversé j'ai pu obtenir une empreinte très nette de son pied. Le sable mouillé de l'allée s'y est prêté à merveille. La soirée précédente avait été humide elle aussi, vous vous en souvenez, et il ne m'a pas été difficile, puisque j'avais un exemple de ses empreintes, de détecter sa trace parmi les autres et de la suivre. Il semble qu'il ait marché rapidement en direction de la cure.

« Si donc Mortimer Tregennis disparaît de la scène, et si cependant quelqu'un d'autre a épouvanté les joueurs de cartes,

comment identifier cette personne, et découvrir la cause de l'horreur suscitée ? L'inoffensive Mme Porter peut-être éliminée. Y a-t-il une preuve quelconque que quelqu'un ait rampé jusqu'à la fenêtre du jardin et ait produit un effet si terrifiant qu'il ait rendu fou ceux qui l'ont vu ? La seule suggestion en ce sens vient de Mortimer Tregennis lui-même, qui déclare que son frère aurait aperçu quelque chose qui bougeait dans le jardin. Voilà qui est remarquable, car la nuit était pluvieuse, nuageuse très sombre. N'importe qui, venu avec le dessein de faire peur à ces gens-là aurait été obligé de coller son visage contre le carreau pour être vu. A l'extérieur sous la fenêtre s'étend un parterre d'un mètre de large, mais je n'ai relevé aucune trace de pas. Il est difficile d'imaginer comment, dans ces conditions, un inconnu aurait pu produire une impression aussi terrifiante ; d'ailleurs jusqu'ici nous n'avons pas découvert le moindre motif qui explique une tentative aussi étrange que compliquée. Vous distinguez bien nos difficultés, Watson ?

– Elles ne sont que trop claires ! répondis-je avec conviction.

– Et pourtant, avec un petit supplément de matériaux, nous serions capables de démontrer qu'elles ne sont pas insurmontables. Je crois que dans vos archives, Watson, vous seriez en mesure de retrouver quelques cas presque aussi obscurs. En attendant, nous allons classer provisoirement l'affaire jusqu'à ce que des informations plus précises la revalorisent, et nous emploierons le reste de cette matinée à pourchasser l'homme néolithique. »

J'ai peut-être fait ressortir déjà le pouvoir de détachement mental que possédait mon ami ; mais jamais il ne m'émerveilla davantage qu'en cette matinée de printemps dans les Cornouailles. Pendant deux heures il discourut sur les Celtes, les pointes de flèche, les tessons de poterie, avec autant de légèreté que s'il n'avait pas à élucider une énigme sinistre. Quand nous rentrâmes dans notre cottage au début de l'après midi, un visiteur reporta nos pensées vers le drame de Tredannick Wartha. Nous le reconnûmes de loin. Le corps de colosse, le visage taillé à coups

de hache, les yeux farouches, le nez en bec de faucon, les cheveux poivre et sel qui frôlaient presque notre plafond, la barbe dorée aux pointes et blanches autour des lèvres sauf une tache de nicotine provoquée par un éternel cigare, tout cela était aussi célèbre à Londres qu'en Afrique et ne pouvait appartenir qu'à la formidable personnalité du docteur Leon Sterndale, grand explorateur et chasseur de lions devant l'Éternel.

Nous avions appris qu'il se trouvait dans la région, et nous avions une fois ou deux entrevu sa haute silhouette se découpant sur la lande. Il ne nous avait pas fait d'avances, toutefois, et nous ne lui en aurions jamais fait tant il était notoire que c'était par amour de la solitude qu'il passait, entre deux expéditions, la plus grande partie de son temps dans un petit bungalow enfoui dans le bois isolé de Beauchamps Arriance. Là, parmi ses livres et ses cartes, il menait une existence retirée ; il vaquait à ses propres besoins, et apparemment se souciait peu des affaires des voisins. Je fus donc surpris de l'entendre demander à Holmes d'une voix ardente s'il avait progressé dans l'explication de ce drame mystérieux.

« La police du comté est complètement désemparée, déclara-t-il. Mais peut-être votre plus vaste expérience vous a-t-elle suggéré une hypothèse plausible ? Mon seul titre pour être indiscret est que, pendant mes nombreux séjours ici, j'ai fait la connaissance de cette famille Tregennis ; je peux même dire que je les connaissais très bien : en fait, par le côté cornouaillais de ma mère, nous étions un peu cousins. Leur étrange destin m'a naturellement bouleversé. J'étais arrivé à Plymouth où je devais m'embarquer pour l'Afrique, mais, quand j'ai appris ce matin la nouvelle, je suis rentré directement pour aider les enquêteurs. »

Holmes releva les sourcils.

« Et vous avez manqué votre bateau à cause de cela ?

– Je prendrai le suivant.

– Mon Dieu ! Voilà ce qui s'appelle de l'amitié.

– Je vous dis que nous étions parents.

– En effet : des cousins de votre mère. Vos bagages étaient déjà à bord ?

– Une partie. Le principal est resté à l'hôtel.

– Je vois. Mais cet événement n'avait pas encore été publié par les journaux de Plymouth ?

– Non, monsieur. J'ai reçu un télégramme.

– Puis-je me permettre de vous demander le nom de l'expéditeur ? »

Une ombre passa sur le front décharné de l'explorateur.

« Vous êtes très indiscret, monsieur Holmes.

– C'est mon métier. »

Au prix d'un effort visible, le docteur Sterndale reprit son sang-froid.

« Je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais, fit-il. C'est M. Roundhay, le curé, qui m'a adressé le télégramme.

– Merci. Pour répondre à votre question, je peux vous assurer que je n'ai pas encore tout à fait élucidé l'affaire, mais que j'ai bon espoir d'arriver à une conclusion. Il serait prématuré d'en dire davantage.

– Peut-être consentirez-vous à me préciser si vos soupçons s'orientent dans une direction déterminée ?

– Non. Je ne peux pas vous le préciser.

– Alors j'ai perdu mon temps ; je n'ai nul besoin de prolonger cette visite. »

De très mauvaise humeur, le grand chasseur nous quitta sur ces mots. Moins de cinq minutes plus tard, Holmes sortit à son tour pour le suivre. Je ne le revis pas avant le soir, et il revint en traînant la jambe tandis que l'expression de sa physionomie m'affirmait qu'il n'avait pas beaucoup progressé. Il jeta un coup d'œil sur un télégramme qui l'attendait, et le lança dans la cheminée.

« Du Plymouth Hotel, m'expliqua-t-il. J'en avais appris le nom par le curé et j'avais télégraphié pour m'assurer que le docteur Leon Sterndale nous avait dit vrai. Il semble qu'il ait bien passé la nuit là-bas et qu'il ait réellement laissé partir une partie de ses bagages pendant qu'il rentrait pour assister à l'enquête. Qu'en pensez-vous, Watson ?

– Il s'y intéresse passionnément.

– Oui. Il y a là un fil que nous n'avons pas encore exploré et qui pourrait nous conduire à travers l'écheveau. Courage, Watson ! Car je suis sûr que nous ne possédons pas encore tous nos éléments. Quand nous les aurons, alors nos difficultés ne seront plus qu'un souvenir. »

Je me doutais peu de la rapidité avec laquelle la prophétie de Holmes allait se réaliser, et moins encore de la nature du nouveau développement de l'affaire. J'étais en train de me raser à la fenêtre le lendemain matin, quand j'entendis un galop. Une charrette anglaise descendit la route à fond de train : elle s'arrêta devant notre porte ; notre ami le curé s'élança à terre et se

précipita dans l'allée de notre jardin. Holmes était déjà habillé ; nous courûmes à sa rencontre.

Il était dans un état d'énervement qu'il pouvait à peine articuler les mots ; enfin, entrecoupée d'exclamations, la tragique histoire s'échappa de ses lèvres.

« Nous sommes la proie du diable, monsieur Holmes ! Ma pauvre paroisse est la proie du diable ! Satan s'y déchaîne en personne ! Nous sommes tombés en son pouvoir !... »

Il dansait, il aurait été presque grotesque sans son visage couleur de cendre et ses yeux exorbités. Finalement il nous lâcha la nouvelle.

«... M. Mortimer Tregennis est mort durant la nuit, avec exactement les mêmes symptômes que le reste de sa famille. »

Holmes bondit.

« Vous pouvez nous prendre tous les deux dans votre voiture ?

– Oui.

– Watson, tant pis pour notre petit déjeuner. Monsieur Roundhay, nous nous mettons entièrement à votre disposition. Vite ! Dépêchez-vous ! Il faut que j'arrive là-bas avant qu'on ait tout dérangé. »

Le locataire occupait deux pièces dans la cure ; elles étaient situées dans un angle, l'une au-dessus de l'autre. En bas un grand salon. En haut sa chambre. Elles donnaient sur un jeu de croquet qui aboutissait juste sous ses fenêtres. Nous arrivâmes avant le médecin et la police ; rien n'avait donc été touché ni déplacé. Je vais vous décrire la scène comme nous la vîmes en cette

brumeuse matinée de mars ; elle n'a laissé une impression que rien ne pourra effacer.

La pièce sentait horriblement le renfermé. La domestique qui était entrée la première avait ouvert la fenêtre, sans quoi l'atmosphère eût été irrespirable. Peut-être cela était-il dû au fait qu'une lampe brûlait et fumait sur la table au milieu de la chambre. A coté de la table était assis le cadavre, adossé à sa chaise, sa barbe mince pointant en avant, les lunettes remontées sur son front, sa maigre figure brune tournée vers la fenêtre et déformée par la même expression d'épouvante que nous avions vue sur le cadavre de sa sœur. Ses membres étaient tordus et ses doigts retournés comme s'il avait succombé à une peur trop affreuse. Il était tout habillé, mais il s'était habillé précipitamment. Déjà on nous avait informés qu'il avait dormi dans son lit et que cette fin tragique était intervenue au petit jour.

Dès qu'il eut franchi le seuil de cet appartement, Holmes déploya une activité débordante. Il était dehors sur la pelouse, il rentrait par la fenêtre, il tournait autour du salon, il remontait dans la chambre. Il était comme un chien courant qui a levé son gibier. Il jeta un rapide coup d'œil dans la chambre et ouvrit la fenêtre, ce qui sembla l'exciter davantage encore car il se pencha à l'extérieur en poussant des exclamations qui traduisaient son intérêt et sa joie. Puis il redégringola l'escalier, sortit par la fenêtre, se jeta le visage contre terre sur la pelouse, regrimpa dans la chambre une fois de plus, tout cela avec l'énergie du chasseur à qui sa proie ne peut plus échapper. Il examina avec un soin particulier la lampe qui était d'une espèce standard, prit quelques mesures sur son pied. Il inspecta avec sa loupe la tôle de protection au-dessus du verre, gratta quelques cendres qui adhéraient à sa surface supérieure et les mit dans une enveloppe qu'il plaça dans son calepin. Enfin, quand apparurent le médecin et la police officielle, il fit un signe au curé et nous allâmes tous les trois sur la pelouse.

« Je suis heureux de dire que mes investigations ne sont pas entièrement négatives, déclara-t-il. Je ne peux pas rester pour

discuter de l'affaire avec la police, mais je vous serais très reconnaissant, monsieur Roundhay, si vous vouliez présenter mes compliments à l'inspecteur et attirer son attention sur la fenêtre de la chambre et sur la lampe du salon. L'une et l'autre, prises à part, sont suggestives ; ensemble elles sont presque concluantes. Si la police souhaite de plus amples renseignements, je serais heureux de voir n'importe lequel de ses représentants chez moi. Et maintenant, Watson, je crois que nous nous emploierons mieux ailleurs. »

Il est possible que la police ait répugné à l'intrusion d'un amateur, ou qu'elle se soit crue sur une bonne piste ; mais ce qui est certain, c'est que nous n'entendîmes pas parler d'elle durant les deux premiers jours. Pendant ce temps Holmes fuma beaucoup et médita longuement. Mais surtout il fit de grandes marches solitaires dans la campagne, sans m'en révéler le but. Une expérience me dévoila le fil de ses enquêtes. Il avait acheté une lampe qui était exactement semblable à celle qui avait éclairé la chambre de Mortimer Tregennis le matin de la tragédie. Il la remplit du même pétrole que celui dont on se servait à la cure, et il compta soigneusement le temps au bout duquel le pétrole était consommé. Il fit une autre expérience d'une nature beaucoup plus déplaisante ; je ne suis pas près de l'oublier.

« Vous vous rappellerez, Watson, me dit-il un après-midi, qu'il n'y avait qu'un seul point de ressemblance dans les divers rapports qui nous ont été faits. C'est dans les deux cas l'effet de l'atmosphère de la pièce sur la personne qui y est entrée la première. Vous vous rappellerez que Mortimer Treggennis, décrivant sa dernière visite à la maison de ses frères, nous conta que le médecin s'évanouit à demi et tomba sur un fauteuil. Vous l'aviez oublié ? Moi, j'en réponds ! Vous vous rappellerez aussi que Mme Porter, la femme de charge, nous déclara qu'elle-même s'était évanouie en entrant dans la pièce et qu'elle avait ensuite ouvert la fenêtre. Dans le deuxième cas, celui de Mortimer Tregennis, vous ne pouvez pas avoir oublié l'abominable atmosphère de la pièce quand nous sommes arrivés, bien que la domestique eût déjà ouvert la fenêtre. Cette servante, comme je

l’ai appris depuis, en tomba malade et dut se mettre au lit. Vous admettrez, Watson, que ces faits sont significatifs. Dans les deux cas, l’atmosphère est empoisonnée. Dans les deux cas également, il y a eu une combustion en train dans la pièce : dans un cas, par feu ; dans l’autre par la lampe. Le feu étant indispensable étant donné la température, mais la lampe a été allumée, si l’on se réfère au pétrole consommé, longtemps après le lever du jour. Pourquoi ? Sûrement parce qu’il existe un rapport entre trois choses : la combustion, l’atmosphère suffocante et, enfin, la folie ou la mort de quatre malheureuses personnes. Est-ce clair, oui ou non ?

– Il semble que oui.

– Nous pouvons du moins l’accepter comme hypothèse de départ. Nous supposerons donc que dans les deux cas quelque chose a brûlé en produisant une atmosphère à effets curieusement toxiques. Très bien. Dans le premier exemple, celui de la famille Tregennis, cette substance a été placée dans le feu. La fenêtre était fermée, mais le feu transportait naturellement les fumées jusqu’à une certaine hauteur dans la cheminée. On pouvait donc s’attendre à des effets moins nocifs que dans le deuxième cas où les émanations avaient moins de facilités pour s’échapper. Le résultat semble indiquer qu’il fut réellement ainsi, puisque dans le premier cas seule la femme, qui avait sans doute l’organisme le plus délicat, succomba, les autres manifestant cette folie temporaire ou permanente qui est certainement le premier effet de cette drogue. Dans le deuxième cas, le résultat a été total. Les faits semblent donc étayer la théorie d’un poison qui aurait fait son œuvre par combustion.

« Avec ce raisonnement en tête, j’ai cherché dans la chambre de Mortimer Tregennis avec l’espoir de trouver quelques dépôts de cette substance. L’endroit normal à examiner était la tôle de protection ou le verre de la lampe. Là j’ai aperçu des cendres floconneuses, et, autour de ces cendres, une frange de poudre brunâtre qui n’avait pas été encore consumée. J’en ai pris la moitié, vous l’avez vu, et je l’ai placée dans une enveloppe.

– Pourquoi la moitié, Holmes ?

– Il ne m'appartient pas, mon cher Watson, de me mettre en travers de la route des policiers officiels. Je leur ai laissé toute la preuve de ce que j'avais trouvé. Du poison est resté sur la tôle ; avec un peu d'intelligence ils le trouveront. Maintenant, Watson, nous allons allumer notre lampe. Toutefois nous prendrons la précaution d'ouvrir la fenêtre pour éviter le décès prématuré de deux membres distingués de la société des hommes. Vous vous assoirez près de la fenêtre ouverte dans un fauteuil, à moins que vous ne vous trouviez trop sensé pour jouer avec moi. Oh ! vous voulez tout voir ? Je reconnais bien là mon Watson ! Je dispose cette chaise en face de votre fauteuil, afin que nous nous trouvions à la même distance du poison, et face à face. La porte ? Laissons-là entrebâillée. Maintenant nous pouvons nous surveiller l'un l'autre et interrompre l'expérience si les symptômes semblent alarmants. Tout est-il clair dans votre esprit ? Bon, je prends donc notre poudre (ou du moins ce qu'il en reste) dans l'enveloppe, et je la répands au-dessus de la lampe qui brûle. Là ! Maintenant, Watson, asseyons-nous pour attendre la suite des événements. »

Elle ne se fit pas désirer longtemps. A peine m'étais-je installé dans mon fauteuil que mes narines perçurent une odeur de musc, lourde et subtile à la fois, nauséabonde en tout cas. Dés la première bouffée que je respirai, je perdis tout contrôle sur mon cerveau et sur mon imagination. Un nuage noir et épais se mit à tourner devant mes yeux, et mon esprit me souffla que dans ce nuage était tapi, jusqu'à présent invisible, mais prêt à sauter sur mes sens épouvantés, tout ce qui était horrible, monstrueux, et incroyablement méchant dans l'univers. Des formes vagues tournoyaient et nageaient au sein du nuage noir : chacune semblait être l'annonce menaçante de quelque chose à venir, de l'arrivée d'un personnage indescriptible, inqualifiable, dont l'ombre suffirait à anéantir mon âme. Une horreur glacée s'empara de moi. Je sentis que mes cheveux se dressaient sur la tête, que mes yeux s'exorbitaient, que j'ouvrais la bouche et que

j’avais la langue comme du cuir. Mon cerveau abritait un tel tourbillon que sûrement il allait craquer. J’essayai de crier ; j’entendis une sorte de grincement ; c’était ma propre voix, mais distante et comme ne m’appartenant pas. Au même moment, dans un suprême effort pour me libérer, je fouillai du regard ce nuage de désespoir, et j’entrevis la figure de Holmes, blanche, rigide, marquée de tous les symptômes de l’horreur, de la même expression que j’avais vue sur les visages des morts. Cette vision me procura un instant d’équilibre et de force. Je bondis de mon fauteuil, passai mes bras autour de Holmes, et ensemble nous titubâmes jusqu’à la porte pour aller nous jeter ensuite sur la pelouse où nous demeurâmes couchés côte à côte, attentifs seulement au soleil glorieux. La paix et la raison nous revinrent. Assis sur l’herbe, nous essuyâmes nos fronts moites, et nous nous examinâmes mutuellement, non sans appréhension, pour contempler les dernières traces de la terrible expérience à laquelle nous nous étions livrés.

« Ma parole, Watson ! me dit Holmes d’une voix mal assurée, je vous dois à la fois des remerciements et mes excuses. L’expérience était trop dangereuse pour une personne, à plus forte raison pour deux. Je vous demande pardon !

– Vous savez bien, répondis-je avec l’émotion que m’inspira cette soudaine ouverture sur le cœur de Holmes, que vous aider est ma plus grande joie et mon meilleur privilège. »

Il retrouva aussitôt sa veine mi-cynique mi-humoristique.

« Il serait néanmoins superflu de nous rendre fous, mon cher Watson ! dit-il. Un observateur impartial déclarerait certainement que nous l’étions déjà avant de nous embarquer dans une expérience si redoutable. J’avoue que je n’aurais jamais cru que l’effet pouvait être si soudain et si sérieux ! »

Il courut dans la maison et reparut en tenant la lampe allumée à bout de bras ; il la jeta dans un tas de ronces.

« Il vaut mieux laisser aérer la pièce. Je pense, Watson, que vous n'avez plus l'ombre d'un doute sur le déroulement de ces tragédies ?

– Plus l'ombre d'un doute, Holmes !

– Mais la cause demeure aussi mystérieuse. Passons sous la tonnelle, et discutons sérieusement de l'affaire. Cette effroyable substance semble encore collée dans ma gorge… Je crois que tout aboutit à ceci : Mortimer Tregennis a été le criminel dans la première tragédie, bien qu'il ait été la victime de la seconde. Rappelons-nous tout d'abord cette histoire de querelle familiale suivie d'une réconciliation. Jusqu'où est allée cette querelle, et la réconciliation a-t-elle été vraiment sincère ? Nous n'en savons rien. Je revois Mortimer Tregennis, sa tête de renard, ses petits yeux fourbes derrière ses lunettes, et il ne me fait pas l'effet d'un homme particulièrement disposé à pardonner. Ensuite, souvenez-vous de sa déclaration touchant ce quelque chose qui remuait dans le jardin : elle nous a quelque temps distrait de la vraie cause de la tragédie, et elle émanait de lui seul. Pour nous égarer, il avait certainement un motif. Enfin, si ce n'est pas lui qui a jeté cette substance dans le feu, qui d'autre l'aurait fait ? Le drame est survenu immédiatement après son départ. Si quelqu'un d'autre était entré, la famille se serait levée de table… En outre, dans ce paisible pays des Cornouailles, les visiteurs n'arrivent pas après dix heures du soir. Nous pouvons admettre, par conséquent, que tout concorde pour désigner Mortimer Tregennis comme le coupable.

– Alors il se serait suicidé ensuite ?

– Eh bien, Watson, votre supposition n'est pas à priori absurde. L'homme dont la conscience était chargée d'un tel péché a pu être poussé par le remords à s'infliger le destin dont il accabla sa famille. De fortes objections s'opposent cependant à cette thèse. Heureusement, il existe un homme, seul dans toute

l’Angleterre, qui sait la vérité, et je me suis arrangé pour que nous l’entendions de sa bouche cet après midi. Ah ! il est légèrement en avance ! Voudriez-vous venir par ici, docteur Leon Sterndale ? Nous avons procédé dans la maison à une expérience chimique, et notre salon serait indigne de recevoir un visiteur aussi distingué. »

J’avais entendu grincer la porte du jardin ; l’imposante silhouette du grand explorateur africain apparut sur le petit chemin. Il se dirigea, visiblement surpris, vers la tonnelle où nous étions assis.

« Vous m’avez fait appeler, monsieur Holmes ? J’ai reçu tout à l’heure votre billet et je suis venu, bien qu’en réalité je ne voie pas pourquoi j’obéirais à une convocation de vous.

– Nous pourrons sans doute éclaircir ce point, répondit Holmes, avant la fin de notre entretien. En attendant je vous remercie infiniment de votre acquiescement courtois. Vous voudrez bien excuser cette réception en plein air, mais mon ami Watson et moi nous avons presque complètement terminé un chapitre additionnel à ce que la presse appelle « L’horreur des Cornouailles », et pour l’instant nous préférons une atmosphère pure. Peut-être, puisque l’affaire que nous avons à discuter vous concerne d’une manière très intime, vaut-il mieux que nous soyons en mesure de parler sans que des indiscrets écoutent aux portes. »

L’explorateur retira son cigare de sa bouche et regarda fixement mon compagnon.

« Je me demande bien, monsieur, de quelle affaire me concernant de manière très intime vous pourriez m’entretenir.

– Du meurtre de Mortimer Tregennis », répondit Holmes.

Pendant un moment, je regrettai que nous ne fussions pas armés. Sterndale était devenu rouge brique, ses yeux étincelèrent, les veines noueuses et passionnées de son front se gonflèrent ; il avança d'un pas vers mon camarade en serrant les poings… Heureusement il s'arrêta, et au prix d'un violent effort reprit son contrôle nerveux ; le calme rigide qu'il manifesta me parut plus dangereux que son explosion de colère.

« J'ai si longtemps vécu parmi les sauvages et loin de la loi, dit-il, que d'une certaine manière je suis une loi pour moi-même. Vous feriez bien, monsieur Holmes, de ne pas l'oublier, car je ne désire pas vous nuire.

– Je ne désire pas non plus vous nuire, docteur Sterndale. La preuve, c'est que, sachant ce que je sais, je me suis adressé à vous et non à la police. »

Sterndale s'assit, dominé pour la première fois, peut-être, de sa carrière aventureuse. Dans l'attitude de Holmes il lisait une assurance et une puissance invincibles. Notre visiteur, tout en parlant, ouvrait et refermait sans cesse ses grosses mains.

« Que voulez-vous dire ? Si c'est de votre part un bluff, monsieur Holmes, vous n'avez pas choisi le bon partenaire pour votre jeu. Inutile de continuer à battre les buissons. Droit au but ! Que voulez-vous dire ?

– Vous allez le savoir, répondit Holmes. Et la raison pour laquelle je vais parler est que j'espère qu'à ma franchise succédera la vôtre. Ma prochaine démarche dépendra entièrement de la nature de votre défense.

– De ma défense ?

– Oui, monsieur.

– Ma défense contre quoi ?

– Contre une inculpation de meurtre que sur la personne de Mortimer Tregennis. »

Sterndale passa son mouchoir sur son front.

« Ma parole, dit-il, vous insistez ! Tous vos succès sont-ils basés sur un prodigieux pouvoir de bluff ?

– Le bluff, répliqua fermement Holmes, est de votre côté et pas du mien, docteur Leon Sterndale. Pour vous le prouver je vais vous énumérer quelques-uns des faits qui sont à l'origine de mes conclusions. A propos de votre retour de Plymouth, et de cette expédition d'une partie de vos bagages en Afrique, je ne dirai rien d'autre que ceci : j'ai senti tout de suite que vous étiez l'un des éléments qui devaient entrer en ligne de compte dans ma reconstitution du drame.

– Je suis revenu…

– J'ai entendu vos raisons et je les considère comme non convaincantes et insuffisantes. Passons ! Vous êtes venu ici pour me demander sur qui portaient mes soupçons. J'ai refusé de vous répondre. Vous vous êtes alors rendu à la cure, vous avez attendu dehors quelques temps, puis vous êtes rentré chez vous.

– Comment le savez-vous ?

– Je vous ai suivi.

– Je n'ai vu personne.

– C'est en effet ce à quoi il faut vous attendre quand je vous suis. Vous avez passé une mauvaise nuit dans votre villa, et vous avez conçu certains plans que dès le matin vous avez commencé d'exécuter. Ouvrant votre porte au petit jour, vous avez rempli

votre poche d'une sorte de gravier rougeâtre qui forme un tas près de votre grille… »

Sterndale tressaillit et regarda Holmes avec stupéfaction.

«… Puis vous avez marché d'un bon pas pendant les quinze cents mètres qui vous séparaient de la cure. Vous portiez aux pieds, j'ajoute, la même paire d'espadrilles de tennis qui vous chausse aujourd'hui. Parvenu à la cure, vous êtes passé par le verger et la haie latérale pour arriver sous la fenêtre du locataire Tregennis. Il faisait jour, mais personne ne bougeait encore. Vous avez sorti le gravier de votre poche, et vous l'avez lancé vers la fenêtre au-dessus de vous. »

Sterndale sauta sur ses pieds.

« Je crois que vous êtes le diable en personne ! » cria-t-il.

Holmes sourit à ce compliment.

« Il a fallu deux ou, peut-être, trois poignées de gravier avant que le locataire vienne à la fenêtre. Vous lui avez fait signe de descendre. Il s'est habillé en hâte et est descendu dans son salon. Vous êtes entré par la fenêtre. Un entretien (un bref entretien) a eu lieu, pendant lequel vous avez marché dans la pièce de long en large. Puis vous êtes sorti et avez refermé la fenêtre en demeurant sur la pelouse pour fumer un cigare et attendre ce qui devait inévitablement se produire. Finalement, après la mort de Tregennis, vous vous êtes retiré par le même chemin que celui par lequel vous étiez venu. Maintenant, docteur Sterndale, comment justifiez-vous votre conduite, et quels mobiles vous ont inspiré ? Si vous trichez avec moi, je vous donne ma parole que l'affaire ne dépendra plus jamais de moi seul. »

Le visage de notre visiteur était devenu couleur de cendre. Il enfouit la tête dans ses mains. Puis, dans un geste impulsif, il tira

une photographie de sa poche intérieure et la jeta sur la table rustique de la tonnelle.

« Voilà pourquoi je l'ai fait ! » dit-il.

La photographie montrait le buste et la tête d'une très jolie femme. Holmes se pencha au-dessus d'elle.

« Brenda Tregennis ? fit-il.

– Oui, Brenda Tregennis. Depuis des années je l'aimais. Depuis des années elle m'aimait. Voilà la raison de cette retraite en Cornouailles qui a intrigué tant de gens : j'étais près de celle qui était tout pour moi. Je ne pouvais pas l'épouser, car je suis marié ; ma femme m'a quitté il y a longtemps et cependant, par suite des déplorables lois anglaises, je n'ai pas pu divorcer. Pendant des années Brenda a attendu. Pendant des années j'ai attendu… »

Un sanglot bouleversant secoua sa grande carcasse, et il porta une main à sa gorge. Puis il reprit son récit.

«… Le curé était au courant. Nous l'avions mis dans notre secret. Il pourrait vous dire qu'elle était un ange. Voilà pourquoi il m'a télégraphié, pourquoi je suis revenu. Que m'importaient mes bagages ou l'Afrique à partir du moment où mon amour recevait un tel coup ? Vous avez là le mobile qui vous manquait, monsieur Holmes.

– Poursuivez ! » dit mon ami.

Le docteur Sterndale tira de sa poche un paquet et le posa sur la table. Il y était écrit : « Radix pedis diaboli » ; l'étiquette rouge des poisons figurait au-dessous. Il le poussa vers moi.

« Je crois que vous êtes médecin, monsieur. Avez-vous déjà entendu parler de cette préparation ?

– Racine de pied du diable ? Non, jamais.

– C’est sans importance pour vos connaissances professionnelles, me dit-il. Je crois que, en dehors d’un échantillon que j’ai vu à Buda, il n’en existe pas d’autre en Europe. Il n’a fait son chemin ni dans la pharmacopée ni dans la littérature toxicologique. Cette racine a la forme d’un pied, moitié d’homme, moitié de bouc : d’où le nom fantaisiste, donné par un missionnaire botaniste. Il est utilisé comme poison de châtiment par les sorciers dans certaines régions de l’Afrique occidentale, et ils en gardent le secret entre eux. Cet échantillon-là, je l’ai obtenu en Oubangui dans des circonstances sortant de l’ordinaire. »

Il ouvrit le paquet et découvrit un petit tas de poudre d’un brun rougeâtre qui ressemblait à du tabac.

« Ensuite, monsieur ? demanda Holmes impassible.

– Je vais tout vous dire, monsieur Holmes, car vous savez déjà tellement de choses qu’il est de mon intérêt que vous connaissiez la vérité complète. J’ai déjà expliqué la nature de mes relations avec la famille Tregennis. Pour l’amour de la sœur, j’étais devenu l’ami des frères. Une discussion d’argent indisposa ce Mortimer ; mais elle fut réglée rapidement, et je le revis par la suite autant que les autres. Il était sournois, malin, réfléchi ; différents indices me firent suspecter sa bonne foi, mais je n’eus aucun motif de me disputer ouvertement avec lui.

« Un jour, il y a deux semaines de cela, il vint chez moi et je lui montrai quelques-unes de mes curiosités africaines. Entre autres, cette poudre. Je lui racontai ses propriétés étranges, comment elle stimulait les centres du cerveau qui contrôlent l’émotion de la peur, et je lui dis que la folie ou la mort scellait inéluctablement le destin du malheureux indigène soumis à cette

épreuve par le prêtre de sa tribu. Je lui expliquai que la science européenne était incapable de le détecter. Comment put-il m'en dérober, je n'en sais rien : je n'avais pas quitté la pièce un instant, mais je suis sûr qu'à un moment donné, sans doute pendant que j'ouvrais des tiroirs ou me penchais sur des vitrines, il prit une certaine quantité de ma racine de pied du diable. Je me rappelle qu'il me posa des questions sur la dose et le temps que mettait l'effet à se produire, mais je me doutais peu des motifs personnels qui le poussaient à me questionner ainsi.

« Je ne pensai plus à cette visite avant d'être touché par le télégramme du curé à Plymouth. Le scélérat avait cru que j'étais déjà en mer et que je resterais en Afrique pendant plusieurs années. Mais je revins séance tenante. Quand j'appris les détails, je fus certain que mon poison avait été utilisé. Je vins vous voir pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autre explication possible. Mais il n'y en avait pas. Mortimer Tregennis était donc le meurtrier ; par amour de l'argent et peut-être avec l'idée que, si tous les autres membres de sa famille devenaient fous, il pourrait jouir seul de tous leurs biens, il s'était servi de la poudre de pied du diable, il avait rendu fous ses deux frères et tué sa sœur Brenda, le seul être humain que j'eusse aimé et qui m'eût aimé. Tel était son crime. Quel serait son châtiment ?

« Ferais-je appel à la loi ? Où étaient mes preuves ? Je savais que les faits étaient vrais, mais comment parviendrais-je à persuader de leur véracité un jury de campagnards ? Il y avait une chance sur deux pour que je réussisse. Or je ne pouvais pas courir le risque d'échouer. Mon âme réclamait une vengeance. Je vous ai dit tout à l'heure, Monsieur Holmes, que j'avais passé une grande partie de mon existence loin de la loi et que j'étais devenu en quelque sorte ma propre loi. Je décidai alors qu'il partagerait le destin qu'il avait procuré aux autres. Ce serait cela ou je le tuerais de mes propres mains. Dans toute l'Angleterre personne ne se soucie moins de sa vie que moi en ce moment.

« Je vous ai tout avoué. Vous savez le reste. Comme vous l'avez dit, après une nuit où je n'ai pas fermé l'œil, je suis parti de

chez moi de bonne heure. Prévoyant la difficulté que j'aurais à le réveiller, j'avais en effet pris du gravier sur le tas dont vous avez parlé, et je m'en suis servi pour le lancer contre sa fenêtre. Il est descendu et m'a fait passer par la fenêtre du salon. Je lui ai exposé son crime. Je lui ai dit que j'étais venu à la fois en juge et en bourreau. Le misérable s'est effondré sur une chaise à la vue de mon revolver. J'ai allumé la lampe, mis la poudre dessus, et je me suis tenu de l'autre côté de la fenêtre, prêt à tirer et à l'abattre s'il essayait de quitter la pièce. Cinq minutes plus tard il était mort. Mon Dieu ! Quelle mort ! Mais je n'ai aucune pitié, car il n'a enduré que ce que ma bien-aimée avait enduré par sa faute. Voilà mon histoire, monsieur Holmes. Peut-être, si vous aimiez une femme, en auriez-vous fait autant. En tout cas je suis entre vos mains. Agissez comme il vous plaira. Je le répète : personne ne redoute moins la mort que moi. »

Holmes demeura assis quelque temps sans mot dire.

« Quelles étaient vos intentions ? demanda-t-il enfin.

– J'avais l'intention de m'enterrer en Afrique Centrale. Je n'ai accompli là-bas que la moitié de mon œuvre.

– Allez-y et accomplissez l'autre moitié, dit Holmes. Moi du moins je ne suis pas disposé à vous en empêcher. »

Le docteur Sterndale se leva, s'inclina gravement et quitta la tonnelle. Holmes alluma sa pipe et me tendit sa blague à tabac.

« Un peu de fumée qui n'est pas nocive sera la bienvenue ! me dit-il. Je crois que vous êtes de mon avis, Watson : nous ne sommes pas tenus d'intervenir dans une telle affaire. Notre enquête a été indépendante, notre action le sera également. Dénonceriez-vous cet homme ?

– Certainement pas !

– Je n'ai jamais aimé, Watson, mais si j'aimais et si la femme que j'aimais mourrait de la sorte, je pourrais fort bien me comporter comme notre chasseur de lions. Qui sait ? Bref, Watson, je n'offenserai pas votre intelligence en vous expliquant l'évidence même. Le gravier sur la vitre a été, bien sûr, le point de départ de mes recherches : il ne ressemblait pas à celui qui se trouvait dans la cour de la cure. Il n'y en avait que dans la villa du docteur Sterndale. La lampe éclairée en plein jour et les rester de poudre sur la tôle étaient les maillons d'une chaîne presque visible à l'œil nu. Et maintenant, mon cher Watson, je pense que nous pouvons chasser cette affaire de notre esprit et retourner avec une conscience pure vers ces racines chaldéennes dont on doit trouver trace dans la branche cornouaillaise du grand arbre de la langue celte. »

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

7 janvier 2004

—

– **Source :**
http://conan.doyle.free.fr/

– **Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :**
http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

– **Dispositions :**
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– **Qualité :**
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un

travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.